

Interview avec Rock Demers

Léo Bonneville

Number 119, January 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50872ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

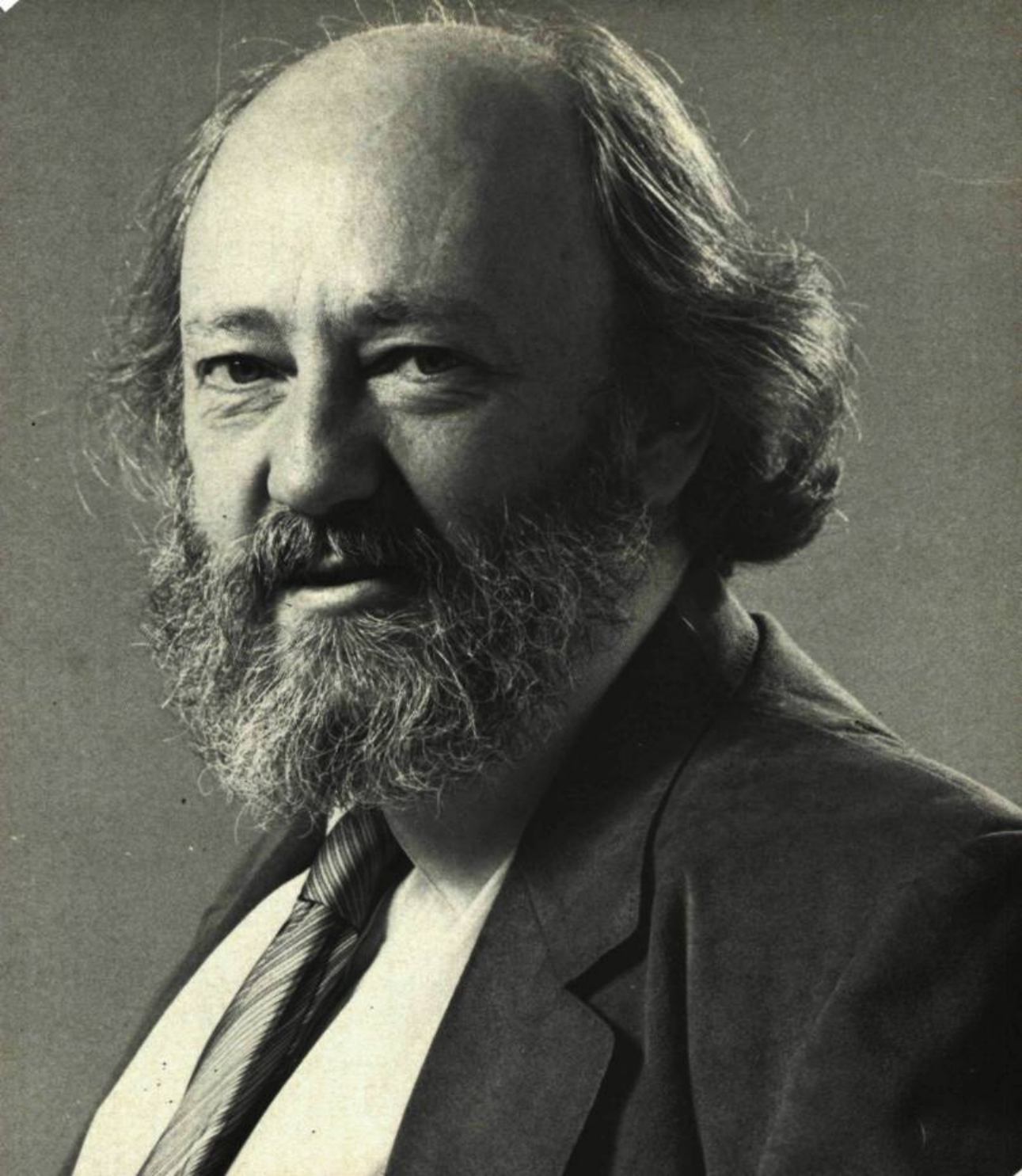
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bonneville, L. (1985). Interview avec Rock Demers. *Séquences*, (119), 26–31.



INTERVIEW AVEC

ROCK
DEMERS

ROCK DEMERS A TOUJOURS ÉTÉ IDENTIFIÉ AU cinéma. Tour à tour distributeur, programmateur, producteur — quand ce n'était pas les trois activités en même temps — il s'est tout particulièrement destiné au cinéma pour enfants. Voyageur infatigable, il a parcouru le monde à la recherche de ce qui se faisait dans ce domaine. C'est alors qu'il en est arrivé à fonder la compagnie Faroun Films qui, pendant de nombreuses années, s'est particulièrement consacrée à la distribution de films pour enfants. Convaincu qu'il y a là un vide à combler, cet homme audacieux vient de lancer une nouvelle compagnie affectée essentiellement à la production de films pour enfants. Quand on sait toutes les difficultés qu'il y a à produire un long métrage chez nous, il faut un courage inébranlable pour s'aventurer dans la production de films pour les jeunes. Rock Demers, aussi enthousiaste qu'au temps où il dirigeait Faroun Films, n'a pas lésiné sur les moyens pour s'assurer de la qualité de son premier long métrage, *La Guerre des tuques*. Ce n'est qu'un début. Déjà, plusieurs sujets fertiles en péripéties bouillonnent dans sa tête qui seront avant longtemps des images superbement animées sur nos écrans pour la joie des enfants. Ce producteur inlassable méritait qu'on l'interroge sur ses intentions et ses projets. Le lecteur se rendra compte qu'il a — et pour longtemps — du pain sur la planche. Longue vie donc aux Productions La Fête.

Léo Bonneville

Séquences — À quel moment et comment est venu votre intérêt pour le cinéma pour enfants?

Rock Demers — J'ai toujours beaucoup aimé les enfants et depuis ma prime adolescence, j'ai toujours été fasciné par le cinéma. Le premier film que j'ai vu s'appelait *V pour victoire*. C'était dans les années 40, dans mon petit village de Sainte-Cécile de Lévrard, près de Gentilly, dans le comté de Nicolet. Le deuxième film, je l'ai vu à l'occasion de ma première visite à Montréal. C'était la comédie musicale *Annie Get Your Gun*. De façon spécifique, c'est le visionnement à Prague, en 1958, de *L'Aventure dans la Baie d'Or*, un film pour enfants de Bretislav Pojar, qui a décidé de ma carrière. Depuis, mon intérêt pour le cinéma ne s'est jamais démenti.

— Comment est née votre compagnie Faroun Films?

— Au début des années 60, au moment où je travaillais à l'organisation du Festival international du film de Montréal, j'avais convaincu mes collaborateurs et associés d'intégrer, dans le festival, une section de films pour enfants. Rapidement, on a remarqué que les premières représentations « sold out » étaient ces représentations de films pour enfants. Dès 1964, afin de maintenir une équipe permanente, le festival avait entrepris d'organiser des manifestations cinématographiques dans différentes villes du pays: Québec, London, Sudbury, Sherbrooke, Trois-Rivières, etc. On avait intitulé ces manifestations Les 7 jours du cinéma de Québec, Les 7 jours du cinéma de Chicoutimi, etc. Dans ces « journées », on fixait à l'horaire une ou deux représentations de films pour enfants. De nouveau, ces

représentations affichaient toujours « sold out ». À l'issue de ces projections, beaucoup de parents nous demandaient comment cela se faisait que ces « journées » étaient les seuls moments où leurs enfants avaient l'occasion de voir des films de qualité réalisés pour eux. Pourquoi ne leur offrait-on pas des films de façon plus régulière? C'est de là qu'est venue l'idée de fonder Faroun Films, en 1965. J'ai donc réuni, dans différentes villes, des groupes de parents qui étaient prêts à placer 1 000 \$, 2 000 \$, 5 000 \$ pour devenir actionnaires de cette compagnie qui se spécialiserait dans la mise en circulation de films pour enfants. Pour moi, c'était un simple hobby. Mais la compagnie a pris rapidement une telle expansion qu'en 1968 j'ai dû choisir entre m'occuper de Faroun ou du Festival. Je ne pouvais plus m'occuper efficacement des deux. Et comme je pensais que le Festival était là pour la vie (!), j'ai décidé de le passer à quelqu'un d'autre et de ne plus m'occuper que de Faroun.

— **Quel fut votre apport pour les deux films pour enfants produits chez nous: *Le Martien de Noël* et *Deux Amis silencieux*?**

— J'ai d'abord été distributeur. À la fin des années 1960, au moment où était créée la Société de développement de l'industrie cinématographique canadienne, cette société n'investissait pas dans un projet, à moins qu'un distributeur n'y investisse lui aussi. Je me suis donc impliqué dans la production de plusieurs films québécois, mais à titre de distributeur, avec des sommes de 5 000 \$, 10 000 \$. Pour *Le Martien de Noël*, j'avais réuni la somme extraordinaire de 40 000 \$. À la fin du tournage,

tout l'argent, qui était prévu pour la production du film, était déjà dépensé. Donc, si je ne voulais pas perdre mon investissement de distributeur, je me devais de trouver une façon de prendre le film en



Le Martien de Noël de Bernard Gosselin

main et de le terminer en tant que producteur. Finalement, j'ai dû investir plus de 100 000 \$ pour mener le film à terme. Dans *Les Deux Amis silencieux*, j'ai pu m'en tenir à mon investissement initial de

distributeur qui était environ de 25 000 \$.

— **Ces deux films ont-ils connu du succès?**

— De toute l'histoire de Faroun — entre 1965 et 1978 —, ce sont les deux films qui ont eu le plus de succès. Dans les deux cas, les films se sont vendus dans trente à quarante pays. Au moment où j'ai quitté Faroun Films, ils étaient tout près de récupérer leurs coûts de production.

— **Vous quittez Faroun Films. Faroun Films disparaît-elle pour autant?**

— J'ai quitté Faroun Films pour aller à l'Institut québécois du cinéma assumer les fonctions de directeur général. Pour assumer ces fonctions, il ne fallait pas avoir d'intérêts dans aucune compagnie reliée au cinéma. J'ai donc vendu tous mes intérêts dans Faroun Films à quelqu'un qui en assurait à la fois la continuité et la direction. Malheureusement, l'élan de Faroun n'a pu être maintenu. La compagnie existe toujours théoriquement mais, en pratique, elle n'est plus active.

— **Où sont rendus les films que Faroun possédait?**

— Les ventes des droits de télévision ont été données à une compagnie; l'exploitation des droits de distribution en 16 mm et 35 mm, à une autre compagnie; les droits de vente de copies, à une autre, etc. Cela jusqu'à l'extinction des droits possédés par Faroun, lesquels n'ont pas été renouvelés, que je sache. À l'expiration de ces droits, les copies sont envoyées à la Cinémathèque québécoise pour conservation dans ses voûtes.

— **S'agissait-il exclusivement de films pour enfants?**

— Non, au début, on comptait cent

pour cent de films pour enfants à Faroun, mais petit à petit Faroun s'est impliquée dans des films d'auteurs comme Wim Wenders, Alain Tanner, Masaki Kobayashi, etc, de la même façon qu'elle s'impliquait dans les films de Jean-Pierre Lefebvre, Jean-Claude Labrecque, Gilles Carle... Il y avait donc, d'une part, un stock de films canadiens dont Faroun avait les droits de vente à l'étranger et, d'autre part, un stock de films étrangers pour lesquels Faroun avait les droits d'exploitation exclusivement pour le Canada. Ce qui n'était pas le cas des films pour enfants. Pour ces derniers, de façon générale, Faroun avait les droits pour au moins l'ensemble des pays francophones et anglophones. Comme ces films étaient de langues autres que le français et l'anglais, Faroun assumait le coût des versions française et anglaise, puis elle les revendait dans les autres pays. L'activité de Faroun, dans le domaine du film pour enfants, était vraiment d'envergure internationale. J'ai d'ailleurs été invité à prononcer des conférences sur le cinéma pour enfants et sur l'activité de Faroun dans plusieurs pays dont l'Australie, l'Iran, etc.

— **Vous venez de fonder Les Productions La Fête. Que comptez-vous réaliser avec cette nouvelle compagnie?**

— Cette compagnie va vraiment se concentrer sur la réalisation de films du genre de *La Guerre des tuques*. Je dis *La Guerre des tuques*, parce que j'hésite à parler de films pour enfants. En général, il y a une équivoque dans le public quand on dit films pour enfants. La plupart des gens pensent que ce sont des films pour les *petits* enfants de 6 à 8 ans. Les films que je désire produire s'adressent plutôt à la fin

de l'enfance ou la pré-adolescence. Je suis absolument convaincu que si on fait un film pour les 9 à 12 ans, comme il doit être fait, les adultes y prendront toujours au moins autant de plaisir que les enfants.

— **Êtes-vous le seul maître dans cette nouvelle compagnie?**

— Oui. J'en suis le fondateur-président-directeur général et j'ai présentement une associée, Nicole Robert, qui est actionnaire minoritaire.

— **Quels sont les facteurs que vous considérez indispensables pour qu'un film soit vraiment réalisé au bénéfice de l'enfant?**

— Il est essentiel que les principaux personnages, c'est-à-dire les héros, soient des enfants, afin que le processus d'identification soit parfaitement efficace. De plus, l'histoire doit se situer dans un environnement familier à l'enfant. Cela n'empêche aucunement le merveilleux. Ce merveilleux doit surgir dans un environnement qui contient des points de repères par rapport à l'expérience de vie de l'enfant. Cela m'apparaît la seule principale différence entre un film pour enfants et un film pour adultes. L'enfant est aussi intelligent, aussi sensible qu'un adulte. La seule chose que l'enfant n'a pas en comparaison de l'adulte, c'est l'expérience de la vie. Quand on a vécu pendant vingt ou trente ans, on sait des choses qu'on ignore si on n'a vécu que dix ans. Le premier niveau de lecture doit donc faire appel à des expériences vécues par un enfant de 9, 10, 11, 12 ans. D'autre part, le film doit contenir beaucoup d'humour, parce que les enfants aiment beaucoup rire. Si on fait appel à des situations qui provoquent le rire, cela leur plaît

beaucoup, même si en sous-thème on aborde des sujets plus graves ou importants, comme la peur, la défense d'un territoire, la guerre, la mort. Enfin, le film pour enfants doit être plutôt court que long. Il ne devrait jamais dépasser 85 à 90 minutes. Les films dits pour enfants qui durent deux heures provoquent une fatigue certaine chez l'enfant et ne sont pas à conseiller.

— **Dans vos contes, comme dans les fables, trouve-t-on une moralité ou une leçon?**

— J'aimerais que chaque film ait en sous-thème une grande idée. Je veux que les films aient une implication sociale sans être pour autant moralisateurs. Tel film se situera dans le cadre d'une famille monoparentale, tel autre parlera de l'adoption ou de la détérioration du milieu de vie par les pluies acides, etc. Ces sujets sont traités à un premier niveau de lecture qui convient aux jeunes. Dans *La Guerre des tuques*, par exemple, on retrouve les thèmes de l'amitié, de la guerre, de la paix, de la mort. Dans ce sens-là, il y a toujours une dimension humaine immédiatement discernable.

— **Est-ce difficile de produire des films pour enfants ou pour toute la famille?**

— C'est un défi. Quand j'ai commencé *La Guerre des tuques*, j'avais la conviction profonde que si je réussissais à faire un premier film pour enfants, les autres seraient plus faciles à produire. Personnellement, je suis convaincu que le cinéma canadien et peut-être davantage le cinéma québécois, n'arrivent à se développer et à rayonner internationalement que s'ils trouvent des champs spécifiques et des auditorios spécialisés. Je pense que le champ d'activités des films

pour enfants ou pour la famille peut vraiment permettre de créer un « success story » à l'échelle mondiale. Je compte beaucoup sur notre contexte de production et sur les talents que nous possédons (écrivains, réalisateurs, comédiens, etc.) pour atteindre ce succès.

— **Pourquoi trouve-t-on si peu de films pour les jeunes sur le marché international?**

— Le produit n'est rentable qu'à long terme. Dans nos économies capitalistes, il faut espérer retrouver son investissement sur une période d'à peu près trois ans. En général, dans le cas d'un film pour enfants, il faut plutôt compter une période de dix ans pour récupérer ses coûts de production. Voilà pourquoi ce sont plutôt les pays socialistes qui produisent ce type de films. N'oublions pas aussi qu'il est très difficile de créer de bons films pour enfants. Beaucoup ont l'impression que travailler pour des enfants, c'est accomplir un travail mineur. C'est pourtant tout le contraire. Pour mes films, je puis vous assurer que j'ai toujours choisi des artisans ou artistes de premier ordre. Que ce soit pour le scénario, pour les costumes, pour les décors, pour les images, je ne négligerai rien. Je ne ferai pas un film pour enfants avec quelqu'un qui en est à ses débuts dans le cinéma. Il faut absolument que le film pour enfants soit réussi, à cause du public auquel il s'adresse. Devant un film à moitié réussi, un adulte a sa carapace, sa façon de réagir et de se distancer par rapport à l'oeuvre. L'enfant, lui, peut difficilement y parvenir.

— **Quels sont les pays de l'Est qui produisent des films pour enfants?**

— D'abord la Tchécoslovaquie, autant pour la quantité que pour la quantité. Puis l'Union Soviétique,

mais surtout pour la quantité. Viennent ensuite la Roumanie, la Pologne, la Hongrie, la Bulgarie, la Yougoslavie.

— **Croyez-vous que le marché canadien soit suffisant pour amortir le coût de production d'un film pour enfants?**

— Jamais. Ce serait fantastique si je réussissais à amortir 20 à 25% du coût total sur le marché canadien. Par marché canadien, j'entends les cinémas, le 16 mm, la vidéocassette, la télévision conventionnelle, la télévision à péage. Tout donc! Sachez que le cinéma pour adultes est bien loin de ce pourcentage. Il arrive à peine souvent à atteindre de 5 à 10%. Personnellement, avec les films que je veux produire, je compte atteindre entre 20 et 25%, au cours de la première exploitation.

— **Alors où à l'étranger pensez-vous pouvoir distribuer vos films?**

— Partout. Un mois après la sortie de *La Guerre des tuques*, plus de vingt-cinq pays nous ont fait des offres d'achat fermes. Je suis sûr que d'ici deux ans *La Guerre des tuques* aura été vendu dans au moins une soixantaine de pays.

— **Rencontrez-vous des difficultés pour vendre vos films, soit par rapport à la situation du sujet, soit par rapport au langage?**

— Du point de vue du langage, seuls les pays francophones peuvent faire problème. Il n'y a aucune difficulté ailleurs, car on procède à une version dans la langue du pays. Retenez que je compte tourner un film sur deux en français et un film sur deux en anglais. Dans tous les cas, les films sortiront en même temps en français et en anglais, donc pas de problème réel de langage et si les sujets sont universels, il n'y aura aucun

problème à ce qu'ils soient enracinés dans notre réalité. Bien au contraire.

— **Avez-vous des relations avec d'autres pays pour la réalisation de vos films?**

— Maintenant que l'on sait que je produis des films pour enfants, les meilleurs réalisateurs des pays de l'Est viennent me voir avec des propositions intéressantes. Ainsi de Pologne, Krzysztof Zanussi, de Tchécoslovaquie, Bretislav Pojar, de Hongrie, Marta Mészáros, de Roumanie, Elisabeta Bostan, chacun a un projet à me présenter. Je suis vraiment intéressé à ces projets en tant que co-producteur avec la participation de talents d'ici.

— **Quels sont les prochains sujets de vos contes pour tous?**

— Le film no 2, *La Vraie Histoire de la grande peur de Michel*, raconte l'aventure d'un petit garçon qui voit quelque chose qui lui fait tellement peur qu'il en perd ses cheveux. Le film no 3, *Le Chat fantôme* raconte l'histoire d'une petite fille adoptée par un célibataire qui, tout à coup, voit la vie sous un angle différent et décide de se marier. Le film no 4, *Seagull* raconte l'histoire d'une jeune fille vivant sur une île, au large de la Colombie-Britannique.

— **A quel rythme comptez-vous produire ces différents films?**

— Idéalement, je voudrais produire deux films canadiens par année ainsi qu'un film étranger. Donc, deux ou trois longs métrages par année, à compter de 1985. Si je veux créer un « trend », je ne peux pas me permettre d'attendre un ou deux ans avant de présenter un nouveau produit. Il faut pouvoir alimenter les distributeurs de façon régulière.

— **Comptez-vous utiliser les mêmes interprètes que *La Guerre des tuques* ou prévoyez-vous toujours de**

nouveaux interprètes?

— Les interprètes vont varier d'un film à l'autre. Mais, en même temps, je veux absolument que, d'un film à l'autre, on retrouve des éléments du précédent. Par exemple, dans *La Vraie Histoire de la grande peur de Michel*, un des rôles pourrait être interprété par « Daniel Blanchette de Victoriaville ».

— Comment arrivez-vous à financer tous ces films?

— Par les contributions de Téléfilm (Canada), de la Société générale du cinéma (Québec), de Radio Canada, de CFCF et du réseau CTV. De plus, j'aurai des partenaires étrangers, des

ententes avec les laboratoires et du financement privé.

— Vous avez une carrière constante dans l'intérêt que vous portez aux films pour enfants. Quel plaisir y trouvez-vous?

— Être assis dans une salle, constater la réaction des enfants et des adultes à un film que j'avais choisi ou maintenant voir la réaction des enfants et des adultes à *la Guerre des tuques* que je viens de produire, ça me comble parfaitement. C'est une stimulant fantastique.

— De plus vous avez fait tirer un livre du film *La Guerre des tuques*.

Ce livre se vend-il bien?

— C'est extraordinaire. Au Salon du livre de Montréal, ça s'est vendu comme des petits pains chauds. C'est la même chose pour le disque. Il faut dire que chaque produit est autonome en soi. On peut voir le film, on peut lire le livre, on peut écouter le disque et on trouve une histoire complète. De plus, les parents et les éducateurs pourraient amener les enfants à constater les différences entre chacun de ces médias. Et plus je vais avancer dans les productions, plus il y aura de produits qui vont accompagner la sortie de chacun des films.

